

EN PARLANT DE VINCENT D'INDY

AVEC M^{me} VINCENT D'INDY

C'est devant Saint-François-Xavier que j'émerge.

Et comment, par ce triste et vide après-midi de janvier, ne pas revenir, par un bond du souvenir, à ce matin vide et triste de décembre où il partit, d'ici même, enveloppé de musique — mais salué du geste d'une épée nue et du frisson d'un drapeau déployé.

Ce quartier, qui fut le sien, est militaire avant tout. Militaire, il le fut lui-même. Des humoristes — à cause du nœud de cravate rentré sous le faux-col ? — l'ont montré comme un clergyman ou comme un herr professor. Quelle erreur ! Il eut l'air d'un colonel — ou d'un maréchal : ne fut-il pas, pendant dix ou quinze ans au moins, le véritable maréchal de la musique française ? Avec ce monument à la gloire invalide en grisaille d'arrière-plan, la plaque d'émail bleu du coin de la rue porte le nom du maréchal de Villars. Lui, c'est à Turenne qu'il ferait songer.

Une autre plaque, de marbre blanc, celle-ci, marque une façade, comme une Légion d'honneur : « Vincent d'Indy habita cette maison de 1861 à 1931 ». De 61 à 31, cela fait soixante-dix ans tout juste !

La maison elle-même avait été bâtie en 1860. Né rue de Grenelle au n° 45, le 27 mars 1851, il avait dix ans quand son père remarié vint occuper l'appartement. Lui-même devait être élevé par une grand'mère que je vais connaître après quelques minutes de conversation avec Madame Vincent d'Indy.

C'est au seuil du grand salon qu'elle m'a reçu, à ce seuil que les élèves du maître ne passaient jadis qu'en tremblant.

— *Somme toute, m'a-t-elle dit, bien peu de chose a ici changé de place. Ainsi s'il revenait, pourrait-il presque reprendre son travail au point où il l'avait abandonné. Quand je pense qu'il travailla au matin même de sa mort, et qu'il fallut que j'insiste pour qu'il regagne sa chambre.*

— A quoi travaillait-il ? A une œuvre d'orchestre ?

— *Non point ! A une étude sur « Parsifal ».*

(Je pense, à part moi, à ce mot que Richard Wagner mit sur cette œuvre-là : « Parsifal sera ma dernière œuvre. »)

— Je ne la connais point, cette étude.



VINCENT D'INDY A AGAY

— C'est qu'elle est restée inachevée. Seule la partie historique était au point. Et elle n'a point été éditée jusqu'ici.

— Elle le sera ?

— Les éditeurs se font attendre. Mais nous avons le temps... La gloire du Maître n'a rien à craindre de l'avenir... Asseyez-vous, Monsieur.

J'ai maintenant pris place dans un petit fauteuil capitonné à la proue du piano à queue — de son piano. Et je me rends bientôt compte que ce salon — « ce salon que je mets toute ma piété à maintenir tel qu'il fut de son vivant », dit Mme d'Indy — est à la fois une chapelle et un musée. D'Indy y est lui-même présent dans deux œuvres.

l'une de couleur signée van Rysselberghe, l'autre de bronze signée Bourdelle, et d'une vie étonnante dans la lumière frissante de la fenêtre. Il est aussi présent par deux grandes photos, émouvantes l'une et l'autre. L'une le montre penché vers une partition — « *une partition d'Albert Roussel qu'il venait de découvrir et qui l'intéressait beaucoup* » — il est tout en front sur celle-là ; le front est vaste et marqué de belles rides. Dans l'autre, l'objectif l'a surpris appuyé à son clavier, la cigarette aux doigts. C'est maintenant le regard qui prime tout, un regard douloureux déjà, mais calme...

Et tel fut le Vincent d'Indy que je vais découvrir.

En est-il donc plusieurs ? Il en est au moins deux.

**

Vincent d'Indy était né d'une vieille famille qui, depuis Henri IV, depuis Henri IV au moins, était d'épée. Originaire du Vivarais, il avait voulu dans son âge mûr, ancrer sa maison, une maison de granit et d'ardoises, au vieux pays des chênes celtiques. C'était aux Faugs, à quelque cinq heures de diligence de Valence (on comptait alors en heures-diligence), en pleine montagne. De sa terrasse où de ce petit cabinet de musique qu'il avait installé dans la tour carrée de sa demeure, la vue, sautant par-dessus la tumultueuse coulée du Rhône, atteignait à l'horizon la frange de lumière des neiges alpestres. Le vieux village de Boffres n'était pas loin, ni Chabret où sa famille résidait. Et en arrière, c'était le dur et grave et pauvre pays des hauts plateaux, royaume des vents bourrus et des tenaces brouillards. En montant vers le Mézenc, il avait entendu dans le frisson des herbes le thème du pâtre de *Fervaal* et le motif de sa *Symphonie Cévenole*. Il a dit lui-même de ce pays-là tout ce qui peut en être dit par des sons dans son *Poème des Montagnes*.

Et cependant, à ce terroir de berceau, les circonstances de la vie devaient lui en faire préférer un autre, tard, au seuil même de la plus verte vieillesse. Au Vincent d'Indy des Faugs devait succéder le Vincent d'Indy d'Agay. Sans regret ? Même si nous nous souvenons qu'une de ses toutes dernières œuvres, l'opus. 101, est encore formée de cinquante Chansons vivaraises, nous ne poserons point la question...

— D'ailleurs, me dit Madame d'Indy, il serait faux de croire qu'il était exclusivement de là-bas. Vous savez peut-être qu'il n'avait qu'un mois quand mourut sa mère. On ne parle jamais d'elle. Voulez-vous la voir ?

Et me voici dans un coin du salon, devant un divan au-dessus duquel il y a, accrochées au cachemire, trois ou quatre reliques sur lesquelles Mme d'Indy projette la lueur d'une de ces petites lampes qui s'appellent lirolit. En médaillon, cette jeune femme en bandeaux qui n'a pas le menton volontaire du musicien, mais qui a son beau regard tranquille, avec un air sérieux et enjoué à la fois — accordez ces deux mots-là comme vous le pourrez ; et à côté, signée Reutlinger sans doute, cette adorable vieille dame à anglaises, avec ce petit écolier d'Eton qui est aussi un petit page à la Van Dyck, ce sont — suivant la chair et suivant l'esprit — les deux « mamans » du musicien.



LE MAÎTRE DEVANT LES ROCHES ROUGES

— D'elle, de cette mère si tôt disparue, me dit Madame d'Indy, il dut tenir ce côté charmant de son caractère, charmant et charmeur, ce côté que par pudeur ou par self défense, il sut si bien cacher que certains le nièrent. Lorsqu'il eut décidé de ne plus remettre les pieds aux Faugs, et de fuir désormais le dur climat qui convenait d'ailleurs de moins en moins à son âge, nous fîmes construire, en pleine Côte d'Azur — en plein azur, à Agay, sur une petite presqu'île qu'un reportage de l'« Illustration » montra comme le plus beau coin du littoral, le clair et chaud abri dont il rêvait : l'Etrave. Une avancée de roches rouges qui vient se perdre, se disloquer dans la mer dont elle brise l'élan ; une terre chaude, même à l'ombre des pins arc-boutés contre les vents du large ; une maison large ouverte à la lumière, à la fine lumière spiritualisée de là-bas, lui en fallait-il davantage pour être heureux ? Il le fut ! Son œuvre le dit. Elle le dit dans le Poème des Rivages et le Diptyque méditerranéen.

Et ici, Madame d'Indy se recueille un instant.

— Ce Diptyque, ce Poème, et le reste de la « période d'Agay » — de la mienne — cela est mal connu, Monsieur. Cela est méconnu, je suis là pour le dire. Vous pensez bien que je ne crains rien pour ces œuvres-là pas plus que pour les autres. L'heure de la justice sonne toujours pour les belles choses. Elle a sonné pour Chabrier. Qui cependant avait mis les rouages en branle ? Lui, Monsieur. Ainsi, chacun peut aider la lumière à se faire sur ces pages qui ont la sérénité, la paix, la joie de la lumière de là-bas. Il y a aujourd'hui des gens intéressés — vous dites leur nom comme moi — à ce qu'on ne joue pas cela. « C'est admirable — disait l'un deux, une critique influent — admirable ; mais à aucun prix il ne faut le dire. » Le silence ne tue pas, soit : il étouffe. Il ne s'agit pas, bien entendu, de rabaisser la Symphonie Cécénoles ou Le Jour d'été à la montagne. Il suffit d'affirmer que le Diptyque méditerranéen et le Poème des Rivages ne leur sont pas inférieurs. Ils sont le fruit d'une vieillesse incomparable qui garda la flamme même de la jeunesse. Voulez-vous vous en rendre compte vous-même... au stéréoscope ?

Il y a, dans l'embrasement de la fenêtre centrale, une petite table où il aimait écrire. Et c'est là, au fond de l'appareil où se glissent les fines plaques de verre que je vois revivre Vincent d'Indy dans sa vie familière. Le voici, en casquette, prenant son bain matinal ; le voici faisant sa promenade méridienne dans la pinède odorante ; le voici encore remis à quelques partitions sur la table du soir, dressée en pleine terrasse. Et sur tout cela, cette lumière dansante, ondoyante qu'il voulut rendre sonore, insiste Mme d'Indy, dans ses ultimes effusions.

Sur quoi, l'entretien prend fin.

J'ai parlé du Van Rysselberghe et du Bourdelle. La salle à manger m'offrira une aquarelle, d'ailleurs fort réussie, signée Henri Duparc. Il y en a trois autres, réunies dans un seul cadre, à côté du piano, ces trois-ci signées... Vincent d'Indy. On n'est pas loin de retrouver dans leur méticuleux dessin et dans leur coup de pinceau délié, la précision de sa fine écriture. L'une d'elles représente une falaise empourprée dans le soleil couchant.

— Cette falaise — celle de Cassis à ce que je crois — la revôici, par Signac. Et la petite maison que vous voyez à son pied fut habitée un été par Signac lui-même, un autre été par mon mari.

D'ailleurs, voici d'autres Signac encore, et d'une rare luminosité. Et enfin, comme nous parlons de lumière, voici une lampe, une lampe qui fut d'abord un vase, un vase signé Gallet, et qui porte l'admirable devise de Maître Wilhelm, héros du *Chant de la Cloche* :

« L'artiste fait son œuvre et le reste n'est rien. »